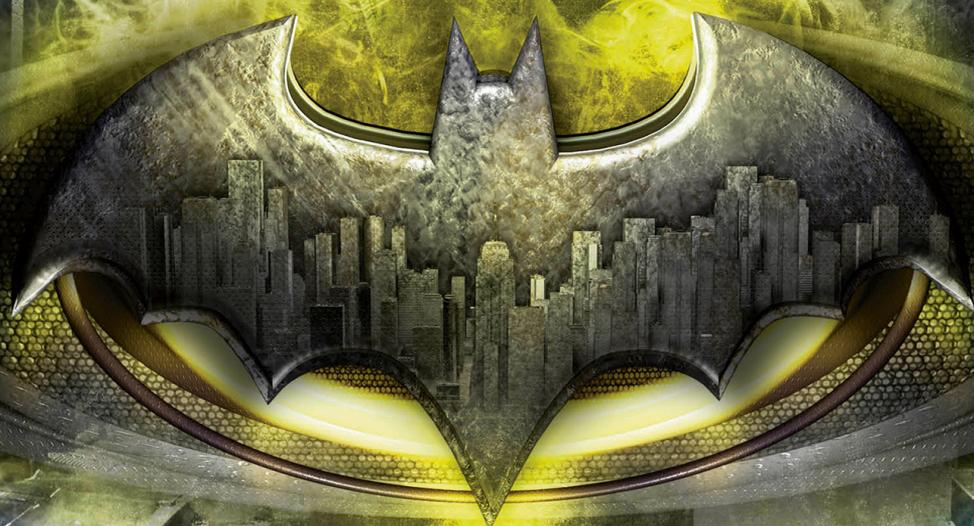
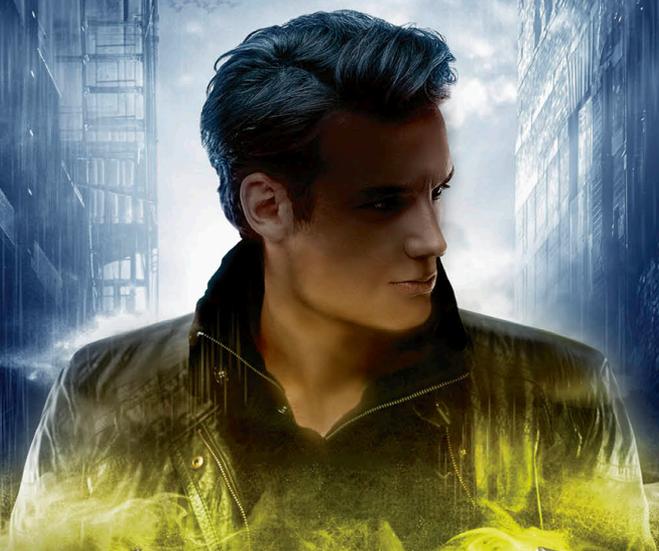


MARIE LU



# BATMAN<sup>TM</sup>

## NIGHTWALKER

bayard

**BATMAN**™  
NIGHTWALKER

*Pour Dianne :*  
*Bruce Wayne aurait de la chance de t'avoir comme amie.*

Illustration de couverture : Jacey  
Batman created by Bob Kane with Bill Finger



Copyright © 2018 DC Comics.  
BATMAN and all related characters and elements  
© & TM DC Comics. WB Shield: TM & © WBEL. (s18)  
RHUS40925

Ouvrage initialement publié par Random House Children's Books,  
un département de Penguin Random House LLC (New York, États-Unis)  
sous le titre *Batman : Nightwalker*.

2018, Bayard Éditions pour la traduction française  
18, rue Barbès 92128 Montrouge  
ISBN : 978-2-7470-8845-9  
Dépôt légal : mai 2018

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.  
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

MARIE LU

**BATMAN**™  
NIGHTWALKER

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Emmanuelle Debon

bayard





## Prologue

Le sang sous ses ongles la tracassait.

*Saletés de gants*, songea la fille, agacée. Ce soir, elle en portait même deux paires l'une sur l'autre, mais un coup de couteau maladroit avait entamé les deux couches et, à présent, elle avait du sang sur les mains. *Idiote!* En toute autre occasion, elle aurait pris la peine de gratter méticuleusement les traces rouges sous ses ongles, l'une après l'autre. Mais, cette fois, elle n'en avait pas le temps.

*Pas le temps, pas le temps.*

Le clair de lune s'insinuait sur le sol de la vaste demeure, éclairant une partie du corps de l'homme nu. Il saignait d'étrange façon, comparé aux autres, pensa la fille. Le sang formait sous lui un disque parfait qui évoquait le glaçage lisse d'un gâteau.

Avec un soupir, elle fourra la bombe de peinture rouge dans son sac à dos puis ramassa quelques-uns des chiffons éparpillés par terre. Sur le mur voisin s'affichait le symbole qu'elle venait de tracer à la hâte.

Ce soir, ils avaient mal calculé leur coup : le système de sécurité de Sir Grant à l'entrée de la demeure était plus complexe que prévu, et ils avaient eu la mauvaise surprise de tomber sur leur victime alors qu'elle était censée être profondément endormie. Ils prenaient du retard, et elle détestait cela.

Elle fit rapidement le tour de la chambre pour rassembler leurs outils et les ranger dans son sac. La lune éclairait ses traits à intervalles réguliers tandis qu'elle passait devant les fenêtres. Sa mère lui disait toujours que, depuis sa naissance, elle ressemblait à une poupée avec ses grands yeux d'un noir d'encre, ses cils immenses, son nez fin, sa bouche en bouton de rose et son teint de porcelaine. Ses sourcils nets et arqués lui donnaient une expression de vulnérabilité permanente.

C'était ça, le problème, avec elle. Les gens ne voyaient jamais l'essentiel jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Jusqu'à ce qu'elle ait leur sang sous les ongles.

Dans l'affolement, ses cheveux s'étaient détachés et cascadaient comme une rivière noire sur ses épaules. Elle s'arrêta pour les rassembler rapidement en chignon. Elle ne doutait pas d'en avoir semé quelques-uns par terre, autant d'indices pour la police. Mais peu importe – tant qu'elle pouvait s'échapper d'ici à temps. Cette fuite précipitée ne lui ressemblait pas.

*Je vais les tuer, pensa-t-elle amèrement. Me laisser nettoyer après eux...*

Des hurlements de sirènes retentirent dans la nuit.

Se figeant, elle tourna la tête vers les rumeurs à l'extérieur, l'oreille aux aguets. Instinctivement, elle posa la main sur l'un des couteaux harnachés à sa cuisse. Puis elle se mit à courir. Ses bottes ne produisaient aucun bruit – l'unique son provenait des rebonds discrets du sac sur son dos. Sans s'arrêter, elle remonta son foulard noir sur le bas de son visage pour masquer sa bouche et son nez puis abaissa sa visière teintée sur ses yeux. La maison se transforma aussitôt en une grille de signaux thermiques et de lignes vertes.

Elle marqua une pause pour reprendre son souffle et tendre l'oreille. Les sirènes se rapprochaient rapidement, provenant de directions différentes – elle allait se faire encercler. *Vite, vite*. Elle se rua dans l'escalier et, arrivée en bas, ignora la porte d'entrée pour bifurquer en direction du sous-sol. Le système de sécurité avait été reprogrammé pour verrouiller la porte principale de l'intérieur, mais la cave avait été choisie comme sortie de secours : toutes les alarmes y étaient désactivées, et les fenêtres n'attendaient que ses ordres pour s'ouvrir.

Au moment où elle entra, le hurlement des sirènes devint assourdissant. La police était arrivée.

– Ouverture fenêtre A, murmura-t-elle dans son micro.

À l'autre bout de la cave, la fenêtre en question obéit, se déverrouillant dans un cliquetis étouffé. Les policiers allaient se rassembler devant les portes de devant et de derrière, mais ils ne penseraient pas à se poster sur les

côtés d'une demeure de cette taille s'ils ignoraient qu'il y existait un soupirail. Elle pressa encore le pas.

Arrivée devant la fenêtre, elle se hissa à travers l'étroite ouverture qu'elle franchit rapidement en se tortillant. Sur la pelouse devant la façade, un officier de police criait dans un mégaphone, et elle voyait les empreintes thermiques d'au moins une douzaine de gardes casqués vêtus de lourdes cuirasses, accroupis près de la maison et pointant leurs fusils d'assaut sur la porte.

Elle se redressa dans le noir et remonta sa visière, prête à filer comme une flèche.

Une lumière aveuglante s'abattit sur elle.

– *Mains en l'air!* crièrent plusieurs voix en même temps.

Elle entendit le claquement des crans de sécurité qu'on relevait, puis les aboiements furieux des chiens qu'on retenait.

– À genoux! Maintenant!

Ils l'avaient trouvée. Elle étouffa un juron. *Vite, vite.* Sauf que maintenant, c'était trop tard. Au moins, ses complices dans cette mission s'étaient déjà enfuis. Pendant une fraction de seconde, elle songea à brandir ses couteaux et à se jeter sur le flic le plus proche pour s'en servir comme bouclier humain.

Mais ils étaient beaucoup trop nombreux et la lumière l'avait suffisamment éblouie pour brouiller sa vision. Elle n'avait pas le temps de réagir avant que les flics lâchent les chiens, et elle n'avait aucune envie de se faire déchiqueter par leurs crocs.

Résignée, elle leva les mains en l'air.

Les policiers la projetèrent rudement en avant. Elle atterrit à plat ventre, le visage plaqué sur la terre et l'herbe. Elle aperçut brièvement son reflet dans les casques opaques des flics. Les canons de leurs armes étaient pointés sur son crâne.

– On la tient ! lança l'un d'eux dans sa radio d'une voix rauque où l'excitation le disputait à la peur. Sujet maîtrisé ! Restez à l'écoute !

*Vous me tenez*, songea-t-elle en sentant les menottes froides se refermer sur ses poignets. Pourtant, la joue contre le sol, elle esquissa un petit sourire moqueur derrière son foulard.

*Vous me tenez... pour l'instant.*





## Chapitre 1

Si une voiture était faite pour Bruce Wayne, c'était bien celle-ci : une Aston Martin personnalisée flambant neuve, élancée comme un requin, d'un noir de charbon et ornée d'une bande métallisée courant du toit au capot.

Il la poussait à ses limites, savourant le rugissement de ses moteurs et sa façon de réagir à ses moindres gestes tandis qu'elle épousait les courbes des rues baignées de la lueur du crépuscule, en bordure de Gotham City. Ce véhicule était un cadeau d'Aston Martin équipé des derniers modules de sécurité WayneTech – une collaboration historique entre le légendaire constructeur automobile et l'empire Wayne.

Bruce aborda un virage serré. Les pneus hurlèrent.

– J'ai entendu, dit Alfred Pennyworth sur l'écran tactile de la voiture.

Il lança un regard cinglant à Bruce avant d'ajouter :

– Un peu moins vite dans les virages, monsieur Wayne.

– Les Aston Martin ne sont pas faites pour prendre les virages au pas, Alfred.

– Elles ne sont pas faites non plus pour aller à la casse.

Bruce décocha un sourire en coin à son tuteur. Le soleil couchant étincela sur ses lunettes de soleil aviateur tandis qu'il reprenait la direction des gratte-ciel de Gotham City.

– Vous n'avez aucune foi en moi, Alfred, dit-il d'un ton léger. C'est quand même vous qui m'avez appris à conduire.

– Et vous ai-je appris à conduire comme si vous étiez possédé par le démon ?

– Je suis un démon plein de talent, expliqua Bruce en tournant le volant d'un mouvement souple. En outre, il s'agit d'un cadeau d'Aston Martin, et cette voiture est pourvue de tout ce que WayneTech produit de meilleur en matière de sécurité. Si on m'a laissé la conduire, c'est uniquement pour faire la démonstration de son potentiel au gala de charité de ce soir.

– Oui, soupira Alfred. Je sais.

– Et comment puis-je le faire correctement sans savoir ce que ce chef-d'œuvre a dans le ventre ?

– Exposer les dispositifs de sécurité de WayneTech à l'occasion d'une manifestation caritative, ce n'est pas la même chose que s'en servir pour jouer les trompe-la-mort, rétorqua Alfred d'un ton plus sec que jamais. Lucius Fox vous a demandé d'amener cette voiture à la soirée pour que la presse puisse en faire une critique argumentée.

Bruce prit un autre virage en épingle à cheveux. La voiture calcula aussitôt la trajectoire à adopter, et une série de chiffres lumineux apparut en transparence sur le pare-brise avant de s'effacer. La voiture réagissait avec une précision incroyable, parfaitement synchronisée avec la topographie environnante dont elle calculait les moindres détails.

– C'est exactement ce que je suis en train de faire, insista Bruce, les yeux écarquillés. J'essaie d'arriver à l'heure.

Alfred secoua la tête de façon dramatique tout en époussetant un rebord de fenêtre à l'intérieur du manoir Wayne. Le soleil teintait d'or sa peau pâle.

– Et dire que Lucius trouvait que c'était une bonne idée... Il va avoir de mes nouvelles.

Ses paroles firent naître un sourire plein d'affection sur les lèvres de Bruce. Parfois, il pensait que son tuteur ressemblait étonnamment à un loup du Canada avec son regard attentif et désabusé d'un bleu glacial. Depuis quelques années, des mèches blanches s'étaient mises à apparaître dans ses cheveux et les pattes d'oie au coin de ses yeux s'étaient creusées. Bruce se demanda si c'était à cause de lui. À cette pensée, il ralentit imperceptiblement.

À cette heure du soir, on apercevait des chauves-souris qui partaient chasser dans la nuit. En roulant vers la ville, Bruce en repéra une volée dont la silhouette se découpait sur le ciel assombri. Elles sortaient en cercles des recoins les plus noirs de la ville pour rejoindre le reste de leur colonie.

Bruce ressentit une bouffée de nostalgie familière. Autrefois, son père lui avait appris que les terres voisines du manoir Wayne étaient l'un des plus grands repaires de chauves-souris de la ville. Bruce gardait encore des images de l'époque où, délaissant ses jouets, il se tenait accroupi sur la pelouse, fasciné, tandis que son père lui montrait les créatures qui affluaient par milliers au crépuscule, balayant le ciel en rubans ondulants. Elles avaient beau être des individus, avait affirmé son père, elles savaient se déplacer toutes ensemble, comme si elles ne faisaient qu'un.

À ce souvenir, Bruce crispa les mains sur le volant. Son père aurait dû être ici, assis sur le siège passager, à observer les chauves-souris avec lui. Mais cela, bien sûr, c'était impossible.

À mesure que Bruce approchait du centre-ville, les rues devenaient de plus en plus sinistres, jusqu'à ce que les gratte-ciel masquent le soleil déclinant et projettent leur ombre dans les ruelles. Il passa devant la tour Wayne puis le bâtiment de la Seco Financial, remarquant quelques tentes plantées dans ses allées. Cette vision formait un contraste saisissant entre la pauvreté et le fleuron de la finance. Non loin de là s'étendait le pont de Gotham City qu'on n'avait pas encore fini de repeindre. Une série de logements sociaux délabrés étaient disséminés juste en dessous.

Bruce ne se rappelait pas avoir vu la ville dans cet état quand il était enfant. Dans ses souvenirs, Gotham City

restait une impressionnante jungle de béton et d'acier ; il y avait des voitures de luxe et des portiers en redingote noire, des odeurs de cuir neuf et des parfums de femmes, le scintillement des lumières des grands hôtels, des yachts illuminés par la lumière du port.

Aux côtés de ses parents, il n'avait vu que l'aspect positif de la ville – pas les graffitis ni les ordures dans les caniveaux, les chariots abandonnés ou les hommes qui faisaient tinter des pièces dans un gobelet de carton, affalés au coin des rues sombres. En tant qu'enfant privilégié, il avait vu tout ce que Gotham City offrait à ceux qui pouvaient payer le prix fort, mais rien de ce que la ville faisait endurer aux indigents.

Tout avait changé par une nuit fatidique.

Bruce savait qu'il penserait inévitablement à ses parents en ce jour – celui de l'ouverture du fonds qu'ils lui avaient légué. Pourtant, il avait beau s'y être préparé, ces souvenirs continuaient de lui serrer le cœur.

Il s'engagea sur la route menant au Bellingham Hall. Un tapis rouge déroulé sur le trottoir remontait jusqu'aux marches et une horde de paparazzis rassemblés le long de la chaussée faisait déjà crépiter le flash des appareils photo sur sa voiture.

– *Monsieur Wayne !*

Bruce s'aperçut qu'Alfred continuait à lui parler.

– Je vous écoute, Alfred.

– Permettez-moi d'en douter. M'avez-vous entendu vous demander de prévoir pour demain un entretien avec

Lucius Fox ? Vous allez travailler tout l'été avec lui, tâchez au moins d'établir ensemble un emploi du temps détaillé.

– Oui, monsieur.

Alfred lui adressa un regard sévère.

– Et tenez-vous bien, ce soir. Compris ?

– Je compte me cacher dans un coin sans faire le moindre bruit.

– Très drôle, monsieur Wayne. Je vous prends au mot.

– Vous ne me souhaitez pas un bon anniversaire, Alfred ?

À ces mots, un sourire éclaira enfin le visage d'Alfred dont l'expression austère s'adoucit.

– Et joyeux dix-huit ans, monsieur Wayne, dit-il en hochant la tête. Vous êtes bien le fils de Martha, à organiser cette soirée. Elle serait fière de vous.

En entendant le nom de sa mère, Bruce ferma brièvement les yeux. Chaque année, au lieu de fêter son anniversaire, elle montait un événement caritatif. L'argent ainsi récolté allait alimenter le Fonds de protection juridique de Gotham City, une association qui défendait au tribunal ceux qui n'avaient pas les moyens de le faire par eux-mêmes. Ce soir, Bruce allait perpétuer cette tradition puisqu'il était désormais officiellement habilité à gérer la fortune de ses parents.

*Vous êtes bien le fils de Martha.* Bruce ne savait pas trop comment prendre ce compliment. Aussi ne s'y attarda-t-il pas.

– Merci, Alfred, dit-il. Ne m'attendez pas pour aller vous coucher.

Ils coupèrent la vidéo. Bruce s'arrêta devant la salle et, un bref instant, il resta assis là pour se ressaisir tandis que, dehors, les paparazzis l'interpellaient à grands cris.

Il avait grandi sous les feux de la rampe, avait subi pendant des années les gros titres que les journaux leur consacraient, à lui et à ses parents. BRUCE WAYNE, HUIT ANS, SEUL TÉMOIN DU MEURTRE DE SES PARENTS! BRUCE WAYNE VA HÉRITER D'UNE FORTUNE! À DIX-HUIT ANS, BRUCE WAYNE EST Désormais L'ADOLESCENT LE PLUS RICHE DU MONDE! Etc., etc., etc.

Alfred avait déjà été obligé de porter plainte contre des photographes qui pointaient leurs énormes objectifs sur les fenêtres du manoir Wayne et, un jour, Bruce était rentré en courant et en larmes de l'école primaire, terrifié par les paparazzis avides qui avaient failli le renverser avec leur voiture. Au début, il avait tout fait pour se cacher d'eux – comme si se terrer dans sa chambre pouvait empêcher les journaux à sensation d'inventer de nouvelles rumeurs.

On pouvait soit tourner le dos à la réalité, soit l'affronter. Avec le temps, Bruce s'était fait une cuirasse et avait négocié une trêve avec les journalistes.

Il leur montrait en public une image soigneusement cultivée et les laissait prendre les photos qu'ils voulaient. En échange, ils braquaient les projecteurs sur un sujet de son choix. En ce moment, le sujet en question, c'était le travail accompli par WayneTech pour faire de Gotham City une ville plus sûre – cela allait des nouvelles technologies

permettant de sécuriser les comptes bancaires aux drones qui aidaient les services de police, en passant par des systèmes de sécurité qui seraient distribués en *open source* à tous les constructeurs automobiles.

Au fil des ans, Bruce avait passé d'innombrables nuits penché sur le bureau de sa chambre, à écouter sans relâche les fréquences de police et à se plonger seul dans des affaires non résolues. Il avait brûlé des douzaines d'ampoules tandis qu'il démontait jusqu'à l'aube des prototypes WayneTech sous sa lampe de bureau, manipulant des micropuces scintillantes et des articulations artificielles pour étudier la technologie que son entreprise développait afin d'améliorer la sécurité de la ville.

Si, pour atteindre cet objectif, il fallait être dans les journaux, tant pis.

Un voiturier se précipita pour ouvrir sa portière. Bruce masqua son malaise et sortit du véhicule dans un mouvement souple et gracieux, adressant aux journalistes un sourire éclatant. Les flashes crépitèrent de plus belle. Deux gardes du corps en costume sombre et lunettes noires retenaient la foule pour lui ouvrir le chemin, mais les journalistes continuaient d'affluer, micro tendu, en criant leurs questions :

«Vous avez hâte de recevoir votre diplôme?», «Qu'est-ce que ça vous fait d'être le milliardaire le plus jeune du monde?», «Avec qui sortez-vous, Bruce?», «Eh, Bruce, regardez par là! Un sourire, s'il vous plaît!»

Avec complaisance, Bruce obtempéra. Il était photogénique, il le savait – grand et mince, des yeux bleu profond comme le saphir, le teint pâle, les cheveux noirs parfaitement coiffés en arrière, le costume taillé sur mesure et les chaussures cirées.

– Bonsoir, dit-il en s’arrêtant un instant devant l’Aston Martin.

– Bruce ! Cette voiture, c’est votre premier achat ? cria l’un des paparazzis avant de lui adresser un clin d’œil. Vous puisez déjà dans votre héritage ?

Bruce se contenta de le regarder sans ciller, refusant d’entrer dans son jeu.

– Il s’agit du tout dernier modèle d’Aston Martin, entièrement équipé de la technologie de sécurité automobile WayneTech. Je vous invite à l’examiner sous toutes les coutures pour vous faire une première impression en exclusivité.

Il tendit la main vers la voiture, dont l’un de ses gardes du corps avait ouvert la portière pour que les journalistes puissent admirer l’intérieur.

– Merci à tous de couvrir ce soir le gala de charité de ma mère. Cela représente beaucoup pour moi.

Il voulut poursuivre en évoquant la cause soutenue lors de ce gala, mais tout le monde lui coupait la parole, ignorant son discours. Bruce les considéra avec lassitude et, pendant un instant, il se sentit seul et dépassé. D’un regard, il balaya les paparazzis des journaux à sensation, en quête de journalistes envoyés par les journaux officiels.

Il imaginait déjà les unes du lendemain : BRUCE WAYNE CLAQUE SON TOUT NOUVEL HÉRITAGE DANS UNE VOITURE À UN MILLION ! LE MILLIARDAIRE EN HERBE NE PERD PAS DE TEMPS ! Mais avec un peu de chance, entre ces titres se glisseraient quelques articles sérieux expliquant le travail réalisé par WayneTech. C'était tout ce qui importait. Alors il tint bon, subissant les photos sans broncher.

Après avoir laissé les journalistes le mitrailler tout leur content, Bruce se dirigea vers l'entrée de la salle. D'autres invités s'attardaient en haut des marches – des membres de la haute société de Gotham City, un représentant ou deux du conseil municipal, un groupe d'admiratrices. Bruce se surprit à catégoriser chaque personne dans la foule – un réflexe de survie qui lui était venu après la mort de ses parents. Il y avait les gens qui allaient l'inviter à dîner dans le seul but d'essayer de lui extorquer des ragots. Ceux qui étaient prêts à trahir leurs amis dans l'espoir de devenir le sien. Les camarades de classe fortunés qui allaient répandre des mensonges sur lui par pure jalousie. Les filles qui feraient tout pour lui soutenir un rendez-vous avant, le lendemain, d'en confier les moindres détails aux feuilles de chou locales.

En surface, pourtant, il conservait son calme et les saluait tous poliment. Plus que quelques marches avant d'atteindre l'entrée. Dès qu'il serait à l'intérieur, il allait trouver...

– Bruce !

Une voix familière se détacha du brouhaha. Bruce leva la tête : en haut de l'escalier, une fille sur la pointe des

pieds lui faisait de grands signes. Ses cheveux noirs lui arrivaient aux épaules, et les lumières de la salle mettaient en valeur sa peau mate et la courbe de ses hanches. Des paillettes cousues sur le tissu de sa robe lançaient des éclairs argentés à chacun de ses mouvements.

– Eh ! cria-t-elle. Par ici !

Soulagé, Bruce abaissa sa garde. Dianne Garcia. Catégorie : amie sincère.

Quand il la rejoignit, elle tourna instinctivement le dos à la foule entassée derrière les cordons de velours au pied de l'escalier pour essayer de le protéger des flashes des journalistes.

– C'est de bon ton, d'arriver en retard à son anniversaire ? demanda-t-elle avec un sourire.

Il lui adressa un clin d'œil reconnaissant et se pencha pour lui glisser à l'oreille :

– Toujours.

– Cette soirée est dingue, dit-elle. Les dons que tu vas récolter grâce à elle risquent de battre tous les records.

– Tant mieux, répondit Bruce en lui passant un bras autour du cou. Sinon j'aurais fait tout ce cirque devant les caméras pour rien.

Elle éclata de rire. C'était la fille qui, autrefois, avait cassé une dent à un gamin qui harcelait ses amis, celle qui avait appris par cœur l'intégralité du premier chapitre d'*Un conte de deux villes*<sup>1</sup> en terminale pour gagner

---

1. Roman de Charles Dickens. Toutes les notes sont de la traductrice.

un pari, celle qui était capable d'éplucher un menu pendant une heure avant de se rabattre sur le burger qu'elle prenait à chaque fois. Dianne lui décocha une bourrade affectueuse et le prit par le bras. Ils franchirent les portes béantes, plantant les paparazzis derrière eux.

L'intérieur était tamisé d'une lumière d'ambiance bleutée. Des lustres aux pendeloques scintillantes blanc et argenté étaient suspendus aux hauts plafonds. Les longues tables de banquet étaient couvertes de sculptures de glace et de victuailles. Au fond, une autre table accueillait les innombrables objets qui seraient vendus aux enchères ; les basses de la musique les faisaient vibrer légèrement.

– Je pensais que tu avais un entretien pour la fac, aujourd'hui, dit-il en élevant la voix pour se faire entendre tandis que Dianne attrapait une tarte au citron sur un plateau. Non que je me plaigne de ta présence ici, bien sûr.

– C'était ce matin, répondit Dianne, la bouche pleine. Ma *lola*<sup>1</sup> avait besoin de moi cet après-midi pour aller chercher mon frère et puis, de toute façon, l'idée de te priver de ma compagnie ce soir m'aurait été insupportable.

Elle marqua une pause et, se penchant, baissa la voix pour lui confier d'un ton sinistre :

– C'est ma façon de t'annoncer que je ne t'ai pas acheté de cadeau.

– Rien du tout ? s'étonna Bruce, faussement peiné, en se plaquant une main sur la poitrine. Tu me fends le cœur.

---

1. Grand-mère en tagalog, dialecte parlé dans les Philippines.

– Si tu veux, je peux toujours te faire un gâteau.

– Par pitié, non !

La dernière fois que Dianne avait essayé de faire des cookies, elle avait mis le feu à la cuisine de Bruce, et ils avaient ensuite passé une heure à planquer les rideaux roussis par les flammes pour qu'Alfred n'en sache rien.

Dianne lui étreignit le bras.

– Dans ce cas, tu vas devoir te contenter du restau habituel, ce soir.

Des années plus tôt, Bruce, Harvey et Dianne s'étaient mis d'accord pour renoncer aux cadeaux d'anniversaire en échange d'un rendez-vous annuel dans leur snack-bar préféré. C'est là qu'ils se retrouveraient ce soir aussi, après le gala. Bruce pourrait retirer son costume de milliardaire pour redevenir un lycéen sur le point de décrocher son diplôme, et se faire charrier par ses deux meilleurs amis autour de burgers bien gras et de milk-shakes crémeux. À cette pensée, il esquissa un sourire.

– Alors, demanda-t-il à Dianne, cet entretien ?

– L'examineur ne s'est pas évanoui d'horreur devant mes réponses donc, au risque de me tromper, je dirais que ça s'est pas mal passé.

Ça, c'était sa façon de dire qu'elle avait réussi haut la main, comme tout ce qu'elle entreprenait dans la vie. Bruce reconnaissait le petit haussement d'épaules qu'elle avait chaque fois qu'elle essayait de minimiser ses succès – une note parfaite à ses examens d'entrée, son admission dans toutes les universités où elle avait posé sa candidature, et

le fait qu'elle ferait un discours en tant que major de leur classe lors de la remise des diplômes le mois prochain.

– Bravo, dit-il. Mais Harvey a sans doute été le premier à te féliciter.

– Tout ce qu'a fait Harvey ce soir, répondit-elle avec un sourire, c'est me supplier de ne pas le laisser seul sur la piste. Tu sais comme ses deux pieds gauches adorent danser.

Bruce éclata de rire.

– Et là, il est tout seul sur la piste ?

– Oh, il survivra bien deux minutes ! lança Dianne avec un sourire espiègle.

Plus ils se rapprochaient de la piste, plus la musique était forte. Ils franchirent les portes menant à un balcon qui surplombait une salle bondée. Ici, la musique faisait vibrer tous les étages. Une nappe de brume flottait au niveau du sol. Sur la scène en contrebas se dressait une table chargée de matériel derrière laquelle un DJ dodelinait de la tête en rythme. Dans son dos, des motifs de couleurs vives ondulaient sur un écran gigantesque tendu du sol au plafond.

Dianne mit ses mains en porte-voix.

– Il est là ! cria-t-elle à la foule en bas.

Une immense clameur explosa depuis la piste de danse, au point qu'on n'entendait même plus la musique. Bruce regarda la foule qui rugissait des « Joyeux anniversaire ! ». Il sourit et agita la main. Au même moment, le DJ accéléra le morceau. Puis il balança un rythme et, dans un même élan, la foule se mit à s'agiter frénétiquement.

Bruce laissa le martèlement des basses l'envahir, et toute tension le quitta peu à peu. Dianne lui fit descendre l'escalier pour l'entraîner dans la foule. Alors qu'il saluait les uns et les autres, posant parfois pour des selfies, il perdit Dianne dans l'entrelacs des corps, jusqu'à ce qu'il ne voie plus que des visages brouillés, connus ou non, hachés par l'ombre et la lumière.

*La voilà.* Dianne avait rejoint Harvey Dent. L'air livide sous les spots, celui-ci faisait de son mieux pour danser en rythme. Cette vision arracha un sourire à Bruce qui entreprit de se frayer un chemin jusqu'à eux. Ils lui firent de grands signes.

– Bruce !

En entendant son nom, il se retourna mais, avant qu'il puisse répondre, une main s'était déjà abattue sur son épaule. Un visage apparut dans son champ de vision, tout sourire, les dents encore plus blanches que sa peau.

– Salut ! Joyeux anniversaire, mec !

Richard Price, le fils de l'actuel maire de Gotham City. Bruce plissa les yeux, surpris. Ils ne s'étaient pas parlé depuis des mois, et Richard avait pas mal grandi, au point que Bruce dut lever légèrement la tête pour regarder son interlocuteur dans les yeux.

– Salut, répondit-il en étreignant à son tour l'épaule de Richard. Je ne pensais pas que tu viendrais.

– Rater ta fiesta ? Jamais, répondit Richard. Mon père est là – dans la salle d'enchères, en tout cas. Il n'a jamais

loupé aucun des galas de charité de ta mère, et il ne manquera pas les tiens non plus.

Bruce hocha la tête, sur ses gardes. Autrefois, Richard était son meilleur ami. Ils habitaient à deux endroits opposés du même quartier de luxueuses propriétés, avaient fréquenté le même collège et les mêmes fêtes et pris des cours de kick-boxing dans la même salle de sport. Ils avaient joué aux jeux vidéo dans la salle de projection de Bruce, piquant des fous rires jusqu'à en avoir mal au ventre. À ce souvenir, Bruce éprouva un pincement au cœur.

Malheureusement, en grandissant, tout cela avait changé et Richard était peu à peu entré dans une catégorie bien à lui : celle de l'ami qui n'appelait que quand il avait besoin de quelque chose.

Bruce se demanda ce que ça allait être, cette fois.

Richard lança un regard de côté puis, sans lâcher l'épaule de Bruce, il désigna la sortie.

– Dis, je peux te parler ailleurs qu'ici ? dit-il. Juste une seconde ?

– Bien sûr.

Bruce avait les oreilles qui bourdonnaient tandis qu'ils sortaient pour se diriger vers un endroit plus calme. Là, Richard se tourna et considéra Bruce avec un sourire enthousiaste. Malgré lui, Bruce sentit sa défiance se dissiper : c'était ce même sourire que Richard lui adressait, gamin, quand il voulait partager avec lui l'une de ses découvertes. Peut-être était-il seulement venu ce soir pour fêter l'anniversaire de Bruce, après tout.

Richard s'approcha de lui et baissa la voix.

– Écoute, dit-il, papa ne me lâche pas. Il n'arrête pas de me demander si j'ai trouvé un stage pour cet été. Tu peux me donner un coup de main ?

La brève lueur d'espoir qu'avait entrevue Bruce s'éteignit d'un coup, supplantée par un sentiment de déception familial. Richard avait de nouveau besoin de quelque chose.

– Je peux te recommander auprès de Lucius Fox, commença-t-il. WayneTech cherche des stagiaires...

– Non, l'interrompit Richard en secouant la tête. En fait, je ne veux pas *vraiment* faire ce stage. Tu n'as qu'à en parler à mon père à l'occasion, lui dire que je fais des trucs chez WayneTech cet été et me faire entrer une fois ou deux dans les locaux.

Bruce grimaça.

– Autrement dit, lui faire croire que tu as un stage pour qu'il arrête de te casser les pieds ?

Richard lui décocha une bourrade maladroite.

– C'est le dernier été avant le début de la fac. Je ne veux pas le passer à bosser... Enfin, tu vois le topo, Wayne, non ? Dis juste à mon père que je travaille avec Lucius. C'est pas grand-chose.

– Et comment tu vas lui faire avaler ça ?

– Je te l'ai dit : tu me fais entrer de temps en temps chez WayneTech, tu prends une photo de moi à l'accueil, un truc comme ça. C'est tout ce que mon père aura besoin de voir.

– Je ne sais pas, mon pote. Si Lucius a vent de cette histoire, il vendra la mèche à ton père.

– Oh, allez, Bruce ! En souvenir du bon vieux temps ! s'exclama Richard en secouant l'épaule de Bruce sans se départir de son sourire. C'est ton entreprise, pas vrai ? Tu vas pas laisser ce geek te dicter ta conduite ?

Intérieurement, Bruce bouillonnait. La première fois que Richard avait rencontré Lucius, il lui avait pratiquement léché les bottes.

– Je ne te servirai pas de couverture, dit-il. Si tu veux dire à ton père que tu fais un stage chez WayneTech, il faudra que tu fasses *vraiment* ce stage.

Richard poussa un grognement irrité.

– Mais qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Pourquoi tu insistes ?

– Il suffit que tu en touches deux mots à mon père en passant. Qu'est-ce que ça te coûte ?

Bruce secoua la tête. Quand ils étaient plus jeunes, Richard débarquait parfois sans crier gare devant les grilles du manoir et s'annonçait dans l'interphone, hors d'haleine et les bras chargés du dernier jeu vidéo en date ou de ses nouvelles figurines. Avant, ils débattaient pendant des heures de leurs films préférés, mais, peu à peu, Richard n'était plus venu que pour recopier les devoirs de Bruce, pour lui demander de finir tout seul leur exposé en groupe ou de le pistonner pour un boulot.

À quel moment la situation s'était-elle renversée ? En ce

moment même, Bruce ne parvenait pas à comprendre quand ou pourquoi les choses avaient si mal tourné.

– Je ne peux pas, dit Bruce avec un nouveau signe de dénégation. Je suis désolé.

À ces mots, le visage de Richard se ferma. Il fouilla dans le regard de Bruce, comme s’il espérait encore une autre réponse de sa part, mais, comme elle ne venait pas, il fit la moue et enfonça les mains dans ses poches.

– Ouais, comme tu veux, marmonna-t-il en s’éloignant pour retourner dans la salle. Je vois ce que c’est. Tu as dix-huit ans, on te remet les clés de ton empire et, d’un coup, tu es trop bien pour donner un coup de main à tes amis.

– Richard ! appela Bruce.

Celui-ci s’arrêta et tourna la tête vers lui. Bruce le dévisagea un instant.

– Si tu n’avais pas eu besoin d’un service, tu serais quand même venu à la fête ? demanda-t-il.

Il y eut un silence, et Bruce sut que la réponse était non. Richard haussa les épaules et poursuivit son chemin sans rien dire.

Bruce resta là un instant, seul, à écouter la musique qui s’échappait de la salle. Soudain, il eut le sentiment qu’il n’était pas à sa place ici, alors même qu’il avait organisé cette soirée. Il pensa à tous ses camarades de classe et à ses amis sur la piste de danse. En dehors de Dianne et d’Harvey, est-ce qu’un seul d’entre eux serait venu s’il avait porté un autre nom ? En tout cas, les paparazzis dehors ne se seraient jamais déplacés, c’est certain.

Si Bruce Wayne n'avait été qu'un ado comme les autres, qui se soucierait de lui ?

Au lieu de retourner sur la piste, Bruce regagna le couloir pour se diriger vers une porte discrète menant à l'extérieur. Il contourna le bâtiment jusqu'à se retrouver devant l'entrée principale. Les journalistes avaient déjà photographié l'Aston Martin sous toutes les coutures et ils étaient maintenant rassemblés en haut de l'escalier, à l'affût des personnalités qui entraient ou sortaient. Sans être remarqué, Bruce rejoignit la voiture et monta. L'un des gardes du corps qui surveillaient les paparazzis à l'entrée le repéra au moment où il refermait la portière et allumait le moteur.

– Monsieur Wayne ! appela l'homme.

Bruce se contenta de lui adresser un bref signe de tête. Par la vitre, il vit quelques paparazzis se tourner dans sa direction. En s'apercevant qu'il partait, ils ouvrirent de grands yeux, et leurs bavardages se muèrent en cris.

Avant qu'ils aient pu se ruer sur lui, Bruce écrasa l'accélérateur. Dans le rétroviseur, il vit la salle s'éloigner rapidement. C'était sans doute grossier de quitter si vite ce gala, de prendre du temps pour lui alors que tout le monde cherchait à s'accaparer sa compagnie. Pourtant, il continua d'accélérer sans se retourner.